



## Introduction

Yannick Bellenger-Morvan

► **To cite this version:**

Yannick Bellenger-Morvan. Introduction. Imaginaires, Presses universitaires de Reims, 2016, Littérature pour la jeunesse et identités culturelles populaires, pp.9-16. hal-02537462

**HAL Id: hal-02537462**

**<https://hal.univ-reims.fr/hal-02537462>**

Submitted on 8 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Introduction

YANNICK BELLENGER-MORVAN  
Université de Reims Champagne-Ardenne

L'enfant est l'interprète du peuple. Que dis-je ? Il est le peuple même dans sa vérité naïve, avant qu'il ne soit déformé, le peuple sans vulgarité, sans rudesse, sans envie, n'inspirant ni défiance ni répulsion.

Jules Michelet, *Le peuple* (1974)

La littérature pour la jeunesse peut être historiquement retenue comme l'une des premières manifestations de la culture populaire dans les pays industrialisés. En effet, très tôt, le livre pour enfants bénéficie de la massification de la production d'objets culturels, au même titre que les jeux et les jouets, dont le succès repose sur la capacité de reproduction industrielle qui s'étend à toute l'Europe dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La littérature qui se déploie dans les livres pour enfants devient, elle aussi, un art populaire. En tant qu'objets de consommation de masse, ces textes reflètent la société et permettent effectivement d'interpréter ce peuple lecteur, comme Jules Michelet nous y invite. Avant lui, déjà, Walter Benjamin avait montré que l'enfant n'existe pas à la marge du peuple et des classes, mais participe pleinement de la communauté, mettant l'accent sur « le dialogue muet, par signes, » qui s'instaure entre les cultures enfantines et le peuple (Benjamin 104).

Peter Hunt l'affirme, il est légitime de pleinement prendre en compte l'influence sociale, culturelle et historique que les livres pour enfants ont, et ont toujours eue, de façon plus ou moins

directe. Il ajoute que leur importance en terme d'éducation et de commerce se fait sentir dans tous les domaines de la culture, linguistiques ou politiques. Car, indéniablement, la plupart des adultes, et la grande majorité de ceux qui nous dirigent, ont lu ces ouvrages pour la jeunesse lorsqu'ils étaient enfants. L'idéologie perceptible dans ces textes n'a pas manqué de façonner leur pensée (Hunt 1)<sup>1</sup>. « Populaire » est, de surcroît, un terme complexe, ambivalent et connoté : y avoir recours pour qualifier la littérature pour la jeunesse permet d'enrichir encore davantage l'objet de notre étude. L'adjectif trace d'emblée une ligne de démarcation qui tient « l'élite » à distance et, partant, politise l'objet qu'il caractérise, « lui confér(ant) une aura qui combine la rupture avec l'oppression et la lumière d'une nouvelle vie collective » (Badiou 10).

Quelle est donc cette « collectivité » ainsi définie par la lecture commune d'ouvrages destinés à la jeunesse ? Dispose-t-elle de propriétés linguistiques et rhétoriques qui la légitiment ou qui, à l'inverse, la marginalisent ? En d'autres termes, l'enfance se fait-elle « milieu » au sens où Pierre Bourdieu l'entend lorsqu'il analyse et interprète les locutions qui comportent « l'épithète magique », lesquelles renvoient, selon lui, à des notions qui ne sont définies que « relationnellement, comme l'ensemble de ce qui est exclu de la langue légitime, entre autre chose par l'action durable d'inculcation et d'imposition assortie de sanctions qu'exerce le système scolaire » (Bourdieu 22-23) ? Non seulement la littérature pour la jeunesse est un médium populaire par son mode de production et de consommation, mais encore elle a été investie pour transmettre de façon didactique et/ou ludique des principes et des valeurs dont on peut interroger la nature, et qui dessinent le portrait des peuples dont elle est issue.

---

1. «[...] We can reflect on the direct or indirect influence that children's books have, and have had, socially, culturally, and historically. They are overtly important educationally and commercially - with consequences across the culture, from language to politics: most adults, and almost certainly the vast majority of those in positions of power and influence, read children's books as children, and it is inconceivable that the ideologies permeating those books had no influence on their development. »

Nous sommes ici confrontés à un paradoxe fertile : d'une part, les livres pour la jeunesse sont au centre des jeux et des apprentissages de générations d'enfants ; d'autre part, ils ont été marginalisés de par l'identité même de leurs récepteurs, les enfants, et de leur producteurs et diffuseurs traditionnels, les femmes : « *Childhood is, after all, a state we grow away from, while children's books - from writing to publication to interaction with children - are the province of that culturally marginalized group, females* » (Hunt 1)<sup>2</sup>. Cette position singulière lui confère une très grande liberté créatrice. À la fois à la marge et au centre, ludique et didactique, la littérature pour la jeunesse se décline selon une très grande variété de médiums aux contrats de lectures hétérogènes : livres de contes, d'histoire, d'images, romans, comptines, chansonnettes, poésies, illustrés, albums constituent un support d'étude d'une grande richesse, nécessitant le recours à un large éventail de méthodes scientifiques. Peter Hunt le revendique : les livres pour la jeunesse sont complexes, leur étude infinie dans sa variété. La diversité des ouvrages suppose donc une diversité des approches.

En s'appuyant sur l'expertise de chercheurs anglais, français, allemands, russes et tchèques, le présent volume a pour ambition de déchiffrer le lien qui unit l'identité populaire et l'enfant en étudiant les ouvrages qui lui sont destinés, dans toute leur diversité générique et thématique. Il recueille une sélection d'articles adoptant des approches disciplinaires multiples : littéraire et diachronique, civilisationnelle et historique. Le corpus de référence est aussi bien textuel qu'iconographique. Il s'agit bien de prendre en compte l'intentionnalité de la littérature *pour* la jeunesse et d'interroger la façon dont elle peut servir la (dé)construction d'une identité culturelle (régionale, nationale, transnationale) par l'élaboration d'une littérature enfantine à la fois marginale dans son rapport à la culture de l'élite et centrale dans le développement d'une culture collective. Consommée massivement, la culture du peuple matérialisée dans le livre pour enfant ne perd-elle ses

---

2. « L'enfance est après tout un état dont on s'éloigne en grandissant. Les livres pour la jeunesse, de leur écriture à leur interaction avec les enfants, en passant par leur publication, sont le domaine de ce groupe à la marge culturelle que sont les femmes. » Ma traduction.

caractéristiques locales, de par sa popularité-même ? Cette problématique suppose que l'on aborde les questions qui y sont corréées, même de façon oblique : comment lire un livre pour la jeunesse ? Comment les enfants lisent-ils ? Quels sont les enjeux de la fabrication et de la réception du livre pour enfants ?

Dans le premier chapitre, les auteurs portent leur attention sur la construction d'une identité nationale uniforme grâce à l'émergence d'une culture de l'enfance. Richard Somerset étudie les techniques narratives, à la fois textuelles et visuelles, déployées par les auteurs britanniques de livres d'histoire destinés aux enfants pendant l'ère édouardienne, quand le marché de la littérature didactique est en plein essor. Il s'intéresse particulièrement à deux ouvrages : *Our Island's Story* (1905) d'H.E. Marshall et *A History of England* (1911) de C.R.L. Fletcher et Rudyard Kipling. Son analyse des dispositifs littéraires a pour objectif de déchiffrer les discours plus ou moins progressistes ou conservateurs qui sous-tendent la définition de la nation et de l'identité britannique, alors même que l'empire amorce son déclin. Fabienne Moine poursuit cette réflexion sur le concept de « britannicité » en nous faisant découvrir la poésie ornithologique de Mary Howitt (1799-1888), qui, notamment dans ses deux recueils de 1873, *Animal Life* et *Birds and Flowers*, observe les oiseaux au cœur de leur habitat naturel et reconstruit une campagne anglaise dont elle regrette douloureusement les mutations économiques et physiques. Fabienne Moine démontre que, si le poème animalier permet l'apprentissage de l'histoire naturelle et de certaines valeurs morales liées à une conscience écologique naissante, il permet aussi de consolider l'idéologie culturelle et nationale que la poétesse cherche à construire. Sabrina Messing associe, elle, l'histoire à la géographie dans son étude des cartes dans la littérature pour la jeunesse, que les ouvrages choisis soient essentiellement documentaires, comme dans *Le Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno, ou fictionnels et fantaisistes, comme dans *Le Tour de la Gaule d'Astérix* d'Uderzo et Goscinny. La carte y est tour à tour un outil pédagogique participant à la construction d'une certaine identité nationale, et un espace politique et critique qui transmet, en même temps qu'il questionne, une mémoire collective et affective. Matthias

Rath conclut ce premier temps de notre réflexion en s'attachant à définir les enjeux du processus de lecture, en tant que phénomène historique, sociologique et anthropologique. Sur la base de questionnaires, il analyse les ouvrages pour la jeunesse d'après 1945, afin de définir et comparer les thèmes offerts à la lecture des petits allemands, garçons et filles, à l'Est et à l'Ouest.

Le second axe s'intéresse non plus à la construction de l'identité culturelle mais à sa patrimonialisation. Comment les livres pour enfants servent-ils à raffermir une fierté nationale chancelante, en fixant les caractéristiques des identités culturelles, jusqu'aux vains clichés diffusés par une culture internationale de la consommation de masse ? Ludivine Bonhomme inaugure ce chapitre en montrant comment, pendant la Grande Guerre, la Bretonne Bécassine et les petits Alsaciens de Hansi ont à cœur de revendiquer, au delà de leur identité régionale forte, leur amour patriotique pour la France. Le glissement sémantique de « patrie », à « patriotisme » et « patrimoine » n'aura jamais été aussi signifiant. Marie-Hélène Grivel étudie à son tour la littérature patrimoniale québécoise de l'entre-deux-guerres, lorsque émerge la notion de public enfantin, auquel les producteurs de textes proposent alors tout un panel de « bons » livres où le héros est un enfant qui traverse l'histoire de la Province (Marie-Claire Daveluy), où les contes de fées se déroulent dans une nature familière (Miette), où l'oralité prend place dans l'écriture (abbé Joseph-Gérin Gélinas). Il s'agit d'édifier les adultes en devenir en leur inculquant le sens de la loyauté culturelle grâce aux ressources du patrimoine, abondamment exploitées : l'Histoire, les histoires, les Saints, et plus encore, les sciences naturelles. Ludger Scherer s'intéresse au patrimoine littéraire allemand et analyse l'héritage des Frères Grimm, dont l'entreprise de collecte de contes visait la préservation de la culture orale du peuple allemand. Ces contes investissent à présent la culture populaire de masse, dans les nombreuses adaptations cinématographiques et télévisuelles qui fleurissent aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Les différentes versions animées du *Petit Chaperon Rouge*, en glissant dans un patrimoine international du divertissement, n'ont-elles pas perdu leur caractère patriotique d'origine au service de l'identité (linguistique) allemande contre l'expansionnisme territoriale et

culturel napoléonien ? Aurélie Comte-Sponville pose une question similaire : le patrimoine culturel n'est-il pas soluble dans la consommation de masse ? Les nombreuses séries qui voient le jour pendant les Trente Glorieuses, période de croissance économique remarquable, s'imposent comme des lectures incontournables : on pense à « Fantômette » de George Chaulet, à « Michel » de George Bayard, et aux « Six Compagnons » de Paul-Jacques Bonzon. Il s'agit ici de déterminer quelle culture identitaire émerge de cette littérature sérielle, qu'elle soit un objet de consommation produit à la chaîne véhiculant des stéréotypes stériles ou, au contraire, un véritable projet didactique.

Le troisième temps de notre réflexion dépasse la question de l'internationalisation de la culture populaire à destination de la jeunesse, pour s'attarder sur la cruciale et douloureuse question de la migration et des transferts culturels dans les livres pour les enfants et les adolescents. Comment l'enfant peut-il, grâce aux livres, recouvrer puis préserver son identité culturelle familiale lorsque son histoire individuelle est marquée par le déracinement et le franchissement des frontières ? Kirill Chekalov propose de nous faire voyager entre la Russie tsariste et la France du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'intéresse précisément à l'œuvre de la Comtesse de Ségur : quelle vision l'auteur d'origine russe donne-t-elle de sa culture en la réinventant depuis la France, dans *Le Général Dourakine* par exemple ? Surtout, Kirill Chekalov étudie la réception en Russie de ces textes en français prétendant capturer l'âme slave. Il s'agit bien de distinguer les deux tendances, « mythologique » et « réaliste », qui président aux représentations de l'identité culturelle des peuples. En portant une attention toute particulière aux romans d'Azouz Begag, Anne Schneider s'attache à définir la littérature pour la jeunesse migrante et interroge la nature de l'identité culturelle de cette littérature spécifique, parfois ancrée dans une relecture du passé, en particulier celui lié à la guerre d'Algérie, mais aussi à la colonisation ; souvent devenue une littérature mémorielle qui participe d'une reconstruction fondatrice des valeurs liées à l'éducation et à la citoyenneté française. Gudrun Marci-Boehnke se penche, quant à elle, sur l'œuvre graphique et autobiographique de l'artiste franco-iranienne Marjane Satrapi, *Persepolis*, et étudie comment

la narratrice traduit, dans un récit résolument contemporain, le sentiment d'entre-deux qui caractérise sa jeunesse tiraillée entre deux cultures, perse et européenne, traditionnelle et moderne.

Sous l'influence des réflexions de Pierre Bourdieu interrogeant l'« alternative de la résistance ou de la soumission, qui commande la réflexion ordinaire sur la "langue (ou la culture) populaire" » (Bourdieu 32), les auteurs se demandent, dans l'ultime chapitre, si la littérature pour la jeunesse, en tant qu'objet de la culture populaire, est un instrument de la manipulation idéologique ou bien si, protégé par son caractère divertissant inoffensif, le livre pour enfants peut devenir un lieu de résistance, un espace créatif où une pensée autonome et un discours divergent peuvent s'exprimer. Marcela Poučová présente le recueil de contes de l'auteur tchèque Pavel Kohout, *De Noir et blanc* (1928). Exemplaires des ouvrages pro-régime de la dictature du prolétariat en Tchécoslovaquie, les six histoires ont été écrites directement pour la jeunesse communiste du pays et refaçonnent la culture nationale, y compris son folklore, pour répondre aux besoins du régime autoritaire. Inversement, les œuvres autobiographiques des auteurs et illustrateurs Peter Sís, Raymond Briggs, Chen Jiang Hong et Yvan Pommaux mettent en tension texte et images afin de représenter la prise de distance du personnage enfantin, artiste en devenir, face à l'idéologie dominante. Éléonore Hamaide examine comment ces récits rétrospectifs retracent le parcours personnel d'une vocation s'inscrivant dans une idéologie familiale et nationale contraignante. Elle étudie également la façon dont la construction de l'enfant est mise en parallèle d'événements historiques simultanés. En dernière analyse, Milena Šubrtová nous fait pénétrer dans l'univers d'un écrivain dont les travaux dépassent la dialectique soumission/résistance mise au jour par Pierre Bourdieu. Pavel Čech, auteur et illustrateur d'une dizaine d'albums, combine motifs tchèques traditionnels et éléments transnationaux (la figure exotique de l'Indien, par exemple) pour créer une œuvre pour la jeunesse singulière et universelle.

Ces quatorze articles denses et originaux, quoique embrassant des problématiques hétérogènes, se rejoignent finalement dans une conclusion commune : la littérature pour la jeunesse,



en constante évolution, est un objet d'étude dynamique et polymorphe, dont les ambiguïtés, inattendues mais espérées, ont nourri le présent volume avec une gourmandise que nous espérons partager.

### **Ouvrages cités**

BADIOU, Alain. « Vingt-quatre notes sur les usages du mot "peuple" ». *Qu'est-ce qu'un peuple ?* Paris : La Fabrique édition, 2013, 9-21.

BENJAMIN, Walter. « Histoire culturel du jouet ». 1928. *Enfance. Eloge de la poupée et autres essais*. Paris : Editions Payot & Rivage, 2011.

BOURDIEU, Pierre. « Vous avez dit "populaire" ? » *Qu'est-ce qu'un peuple ?* Paris : La Fabrique éditions, 2013, 23-51.

HUNT, Peter. « Introduction : The Expanding World of Children's Literature Studies ». *Understanding Children's Literature* (2nd edition). 1999. London and New York: Routledge, 2005.

MICHELET, Jules. *Le Peuple*. 1974. Paris : Garnier Flammarion, 1992.